

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## La gorge

Pierre Bergounioux

---

Volume 38, numéro 6 (228), décembre 1996

Lettres de France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bergounioux, P. (1996). La gorge. *Liberté*, 38(6), 21–47.

PIERRE BERGOUNIOUX

## LA GORGE

La gare de B se dresse à mi-pente du flanc de la cuvette où la ville est enfouie. Alors qu'il faut descendre vers le centre, jusqu'à la rivière, pour trouver l'origine des routes, l'intersection des nationales 20 et 89 qui matérialisent, respectivement, l'axe des longitudes et celui des latitudes, le rail court tangentiellement, au bout d'une avenue qui monte.

L'horloge d'émail blanc historié de chiffres romains sertie au fronton de la gare a marqué longtemps l'heure qu'il était lorsque le souffle détonant des locomotives à vapeur atteignit le cœur du pays, avec la jeune et vigoureuse République, les lois Jules Ferry et la rumeur des lointains. Le creux circulaire, large, à peu près, d'un kilomètre, est resté un siècle durant, encore, le lieu géométrique de toute substance, attente et réalité. On n'avait que faire au-delà. On savait, confusément, qu'au bout de la plaine aquitaine, au couchant, la mer commençait tandis que l'est était encombré de vieilles montagnes et ça suffisait. Ça m'a suffi jusqu'au jour où j'ai entrevu, dans un visage, la possibilité du pardon, la promesse – qui sait ? – du rachat.

Partir pour l'inconnu, puisque dès lors il le fallait, aurait été moins effrayant si la durée, sur la périphérie, avait gardé la rondeur qu'elle avait prise au creux des collines. Mais c'est sans doute un signe des âges neufs,

des vrais passages que les étroits insolites où l'on va se risquer. J'aurais préféré six heures du matin, ou cinq, aux décimales vétilleuses, baroques – 6 h 27 – que j'étais monté chercher, en plein jour, l'avant-veille. J'avais songé qu'il ferait nuit noire, le surlendemain, puis, quand j'étais revenu vérifier, la veille au soir, que le temps allait s'éveiller bientôt, m'emporter et que j'aurais aimé une heure bien ronde. Mais c'est toujours 6 h 27 qui étaient affichées au-dessus du guichet où j'avais retiré mon billet.

Maintenant, il allait être six heures et faisait nuit noire, comme prévu. J'avais si peu dormi, si mal, que la nuit du 31 décembre les rues désertes où je m'avançais n'arrivaient pas à se donner pour ce qu'elles étaient vraiment. Je me répétais, depuis que le réveil m'avait arraché à je ne sais quel rêve aussitôt repoussé, détruit, que c'est avec des yeux ouverts que je considérais toute chose, que je tenais mon billet – le petit rectangle de carton dur, bistre, serré dans mon poing que je tenais lui-même dans ma poche –, que tout cela était sûr. Et pourtant, c'était bien moins net que lorsque j'y avais pensé tout au long des deux journées précédentes et, avant cela, encore, lorsque j'avais estimé qu'il y a des choses dont rien ne prouve qu'elles doivent résider dans la contrée des songes tant qu'on n'a pas essayé de voir si elles ne pourraient pas surgir aux confins de la réalité. C'était le froid le plus réel, le plus sensible. Je n'avais pas eu mon compte de sommeil. J'étais insuffisamment habillé. J'avais peur et, en plus, il devait faire froid. Mais peut-être que les lieux familiers, les rues de l'enfance, le décor de toujours, s'ils me semblèrent, à cet instant, si peu solides, ce fut pour m'aider, laisser le champ libre à ce qui devait leur succéder. On n'est pas deux fois, ni double ni divisible. On ne saurait se tenir ici, en repos, avec ses souvenirs et ses pensées, et, simultanément,

susciter quelque chose au loin. Ou bien on n'a ni peur ni froid et la gare, là-haut, avec ses interstices et ses ailleurs aura la consistance des rêves. Ou bien l'on se résout à leur donner corps et ce sont les choses réelles, les rues obscures, le boulevard et tout ce qui, jusqu'à cet instant, nous a fait ce que l'on fut, les murs de grès, les grilles de fonte, les pavés, le passé qui semblent friables, inconséquents, comme les songes.

La première chose que j'ai cherchée du regard, quand j'eus pris à gauche, sur le boulevard, pour attaquer l'avenue, ce fut l'œil de l'horloge au bout de la perspective et je ne l'ai plus quitté des yeux. L'avenue de la gare de B peut faire trois pas comme trois lieues de long tant furent exaltées ou déchirantes, alternativement, les heures des départs, celles des arrivées. Elle accusait naturellement trois lieues et plus en cette fin de nuit d'hiver où c'est avec le deuxième chiffre après la virgule qu'il fallait compter. Je me suis mis à courir en direction de l'œil, à contre-pente. Ce qui était surprenant, c'est le bruit que ça faisait, l'écho amplifié, syncopé, que me renvoyaient les façades. Depuis que j'avais refermé doucement la porte de la maison endormie, je leur trouvais – elles avaient pris – la consistance vague des rêves, ou moi, ce qui revient rigoureusement au même, l'apparence impondérable, évanescence, de leurs habitants. Ce qui fait que j'étais partagé, inquiet du tapage des façades alertées qui se passaient l'écho, dénonçaient ma fuite et puis rasséréna, un peu, de me découvrir assez réel, encore, pour troubler la paix du monde.

Il était à peine 6 heures lorsque j'ai atteint le tiers supérieur de l'avenue et distingué la verticale que dessinaient les aiguilles. Je portais bien une montre, que je n'avais pas cessé de consulter depuis que j'avais ouvert les yeux et qu'il m'avait semblé n'avoir pas dormi. Mais je me défiais d'elle, ou elle de moi, comme les murs et les

rues, comme tout, maintenant que j'avais choisi, de l'heure feinte, flottante ou arrêtée qu'elle aurait pu me donner. C'est seulement lorsque j'ai aperçu les deux moitiés du cadran, de part et d'autre des aiguilles alignées, que les maisons ont arrêté de taper. Les coups sourds, c'était uniquement à l'intérieur, le sang qui me cognait aux tempes. J'allais vite mais j'avais cessé de galoper. J'ai même marqué une courte pause au bas de la volée de marches qui mène sur l'esplanade et j'ai surpris la grande aiguille quand elle a sauté de XII à I. Je n'ai pas regardé par-dessus mon épaule la cuvette invisible, noire, sous le ciel noir, invisible. Je n'ai pas pensé au retour, à l'avenir. C'est comme le passé. Aussi longtemps qu'on s'y tient, qu'on hésite à se détacher des choses, des années, il n'y a aucune chance pour que ce qu'on aimerait bien se produise. Aussi se rendent-elles poreuses, fuyantes, méconnaissables pour faire place au possible, à la réalité. Si, inversement, je m'étais porté, en pensée, au soir, à ce qui, fatalement, serait, et que je ne pouvais imaginer qu'opposé à mon espérance, ç'aurait été pareil. Jamais je n'aurais eu la force de continuer, de seulement partir. Alors, je ne me suis pas retourné. J'ai fait comme si j'étais sans avenir ni passé.

Le hall était vide, derrière ses portes vitrées, vide le guichet, à gauche, sous le tableau des horaires. Il n'y avait que des estivants chargés de valises, de parasols et de havenots, en chemisettes et chapeaux de paille, au mur, et l'odeur citronnée du carrelage lessivé. Je m'attendais à être hélé, mis en demeure d'expliquer ce que je faisais là, en cette heure noire où toute présence et liesse s'est réfugiée dans les images. Les portes coulissantes, de l'autre côté du hall, étaient ouvertes sur les quais. On distinguait, faiblement, des wagons à bestiaux rangés au fond sur une voie de garage et rien au premier plan,

comme si les chiffres du tableau avaient mené la vie indépendante, heureuse, sans répondant, des affiches.

L'autorail était là, pourtant, en bout de quai, à gauche, loin, son mufle d'amphibien aux yeux ronds, éteints, à l'aplomb de l'extrémité de la marquise. Il était enseveli, lui aussi, au sein du sommeil. L'horloge du quai marquait toujours 6 h 01. Les lampes au sodium, régulièrement espacées, éblouissaient. Mais leur lumière orangée ne diffusait pas. Elles semblaient enchâssées dans le bloc dur, les mines d'antracite de la nuit.

Après les rapides, l'espèce de cataracte que j'avais remontée sous le tapage des façades, le temps avait contracté une immobilité de bief. Le froid me touchait les joues, comme une main, prenait la main que j'avais dehors. L'autre, je la gardais dans ma poche, avec le billet dedans. Il ne se passait rien, si ce n'est que le froid me prenait la figure entre ses paumes, comme à quelqu'un qu'on avait cru perdu et qu'on retrouve, et reculer la tête ne servait à rien. La micheline dormait du sommeil d'abysse qu'on prête aux bêtes légendaires, aux Béhémots qui rêvent, immobiles, dans l'éternelle nuit des grandes profondeurs. L'heure du quai aussi, dont je me défiais. Je me suis dit que je serais capable de parer à toute éventualité, de prévenir les lentes, les lourdes frasques d'un animal poïkilotherme avec la vivacité des êtres à sang chaud, l'avantage que celui-ci nous donne sur les ordres inférieurs, livrés à l'ankylose, aux insondables léthargies.

J'ai regagné le hall, retrouvé le citron vert, les vacanciers, l'astre hilare et chevelu, les trois vagues de la mer azurée. Le froid est resté, en partie, sur le quai. Je n'avais plus ses mains, aux joues, quand je me retirais dans l'angle où le soleil s'échevelait. Les portes fermées, du côté de l'esplanade, renvoyaient l'image du hall. Derrière le reflet s'ouvrait la cuvette. Mais elle avait cessé

d'exister puisque je ne la voyais plus et qu'il était entendu que celui qui la reverrait, à la fin de la même journée, serait un autre ou bien ne serait plus.

Je mettais le nez, à intervalles rapprochés, dans les mains que le froid passait par l'ouverture des portes. L'autorail semblait mort, dans son bief, et je me rencontrais dans le goût de citron alors que l'air du dehors n'avait ni couleur ni saveur, que ceux du froid.

Cela m'a semblé durer, ne jamais pouvoir changer. Lorsque j'ai aperçu les raies jaunes, aux flancs de la micheline, je me suis précipité. Les veilleuses esquissaient un décor de salle d'attente, derrière les vitres, et les phares, à l'avant, faisaient à la machine les yeux d'or halluciné qu'on prête, avec les torpeurs invincibles, aux grands animaux à sang froid. J'ai jeté un coup d'œil vers la cabine que baignait la même lueur pauvre, l'espèce de sentiment vague à quoi les quinze tonnes de métal venaient de s'éveiller. Elle était inoccupée, comme la cage du guichet, comme l'avenue et le boulevard, comme si j'avais été seul au monde ou alors banni, exilé aux heures solitaires où rien n'existe pour personne et que nos actes et nos espoirs et nos pensées sont en vain. Le diesel palpitait, sous la bosse à événements qu'enveloppait un remugle de mazout brûlé.

La portière n'était pas fermée. Je me suis hissé dans la salle d'attente encombrée de banquettes en skaï marron à monture chromée, que visiteraient à tour de rôle des gares minuscules ou simplement des aubettes plantées dans la campagne, porteuses de noms de plus en plus étrangers. Quand celui que j'attendais se présenterait, je descendrais avec rien du tout et moins que ça, encore, du ne pas, pour seuls viatique et recommandation. C'est à pied que je l'acheminerais jusqu'à l'endroit précis où il était écrit quelque part, peut-être, que je le dirais à voix haute si l'on peut expliquer positivement le

négatif, s'il y a des mots pour le contraire de ce qui est. Ensuite, je n'imaginai plus rien.

La micheline semblait s'attarder au seuil de la veille, comme nous, parfois, quand le jour qui vient n'apporte rien de bon, qu'on l'avait oublié, dans le sommeil, et qu'on hésite à se rappeler. Puis la clarté des plafonniers a remplacé les veilleuses et je me suis remis à croire que les chiffres, au tableau, signifiaient quelque chose, alors qu'auparavant ils étaient aussi dépourvus de vraisemblance que les estivants de l'affiche, le soleil blond, la mer aux trois sourires. J'attendais que d'autres voyageurs embarquent, des plaisanciers à chemisettes et havenots, peut-être, quoique ce fût à l'opposé, du côté des hauteurs, du levant, que je prétendais me rendre, quelqu'un, n'importe qui, pour partager cette heure perdue, me voir, sur ma banquette, et alors j'aurais douté un peu moins d'exister.

De petits morceaux de temps s'enflaient de nouveau, s'immobilisaient. Des fragments qui, à la réflexion, n'auraient guère contenu qu'une phrase simple ou deux, le nombre de pas qui menaient du compartiment moteur, derrière la cabine, au fond de l'autorail, de très menus objets, j'aurais pu y faire tenir des éclaircissements détaillés, des milliers de mètres, des caisses, une armoire. Le jour aurait dû se lever dans l'intervalle, le soleil, le vrai, s'il riait encore dans l'univers, entamer sa course. Et la vitre continuait à me renvoyer l'image obscurcie des banquettes et des tubes et cette épreuve sous-exposée, salie, n'ajoutait pas peu à la précarité du bloc de lumière jaune creusé dans la nuit.

Je comptais. Je soufflais par la bouche et le nez l'air que, parfois, on retient comme si l'on devait en être durablement privé. Je n'ai rien entendu. L'horloge du quai, que je ne pouvais apercevoir, de ma place, a surgi, glissé doucement vers la gauche, disparu comme elle



était venue. Elle marquait exactement 6 h 27 pendant que sa translation a duré.

Le bruit était resté dans le bief. Puis les roues ont ferrailé sur l'aiguillage où la ligne de Capdenac se détache de l'axe transversal pour s'incurver vers le sud et j'ai su que nous roulions. Le silence est retombé et, avec lui, la sensation d'attente, d'immobilité. On devait traverser, à vitesse réduite, le semis de pavillons et de jardinets étagés aux versants de la cuvette. On allait chercher l'entrée de la gorge que la rivière s'est taillée jusqu'à nous en descendant du plateau où elle prend sa source. La preuve, c'est qu'au moment, à peu près, où j'avais calculé que nous étions sortis de l'agglomération, la vibration sourde s'est muée en un puissant meuglement. On prenait de la vitesse. Le décor s'est mis à tanguer comme si ce n'est plus dans la panse d'un Béhémoth qu'il était dressé mais à l'intérieur de la carcasse, par exemple, d'un pachyderme qui s'ébroue et amorce, en mugissant, sa charge.

J'ai regretté, un très court instant, que les choses se passent comme il était écrit au tableau d'affichage, que la réalité, derrière les apparences, se soit mise à galoper, à mugir. Et puis je me suis dit qu'il y a un moment où arrive quelque chose qu'on ne saurait éluder, quoi qu'il advienne. C'est ça, la réalité, et c'était maintenant. Je me suis efforcé de deviner son visage derrière l'inamovible reflet de salle d'attente.

On fonçait dans la gorge. La paroi rocheuse, toute proche, renvoyait l'écho du diesel. Il s'est évanoui lorsqu'elle a reculé et qu'on a traversé sans ralentir le premier bourg échelonné le long de la 89, avec son usine archaïque de cartonnage, sur la rive opposée. Le nom blanc, accroché sous une lampe, a traversé le reflet comme un projectile. Nous avons la nationale à notre gauche. Les vitres ont claqué quand on s'est engouffré

sous un pont et que la 89 a passé sur la droite, le tout, bien sûr, en pensée, puisque l'obscurité était impénétrable.

J'évoluais dans la zone familière dont la découpe inégale, digitée, englobait une trentaine de kilomètres vers le sud, finissait au bord même de la cuvette, du côté opposé, se diluait dans la plaine aquitaine, en ouest, et avait en est sa limite la plus tranchée.

C'était la fin du temps où ce qu'on appelle l'étendue s'apparentait encore à un mur contre lequel toute espérance qui ne trouvait pas sur place son aliment était vouée à se briser. La route et le rail, pour gagner les hauteurs, empruntaient la saignée tortueuse, profonde, où l'eau blanchissait sur des rochers noirs. Ils ne cessaient de sauter d'une rive à l'autre par des ponts obliques pour trouver une emprise. La voie ferrée, dans ces parages, courait sur une corniche taillée au flanc du défilé. Sa largeur n'excédait guère, par endroits, celle des essieux et, sous le bas de caisse en porte-à-faux du wagon, on avait le vide.

La frontière dont je parle, la limite orientale du monde, c'était le pont de Bonnel, un ouvrage en moellons de schiste dont le tablier était si peu large que deux voitures ne pouvaient s'y croiser. Il avait été lancé perpendiculairement au lit de la rivière, faute d'ancrage pour les culées ou alors pour faire l'économie d'une arche. Il fallait manœuvrer pour s'y engager. Mais comme il n'existait pour ainsi dire rien de tangible hors du cercle des collines, Bonnel n'avait jamais été un pont, dans mon esprit, pour passer dessus, mais le porche de l'inconnu par lequel les cavales de l'eau à la crinière d'écume entraient au bas-pays, tumultueusement. C'était ainsi.

Le passage était si réduit que la route, qui a devancé le rail, l'occupait tout entier. Lorsque celui-ci arriva, il

buta contre la paroi rocheuse et force fut de percer, pour lui, un tunnel. Ce qui fait qu'à cet endroit précis, la chaussée, qui tenait la droite de la voie ferrée, lui coupait, si l'on peut ainsi parler, la route, pour s'engager, à gauche, sur le pont tandis que le rail, pris de court, s'enfonçait, juste après le passage à niveau, droit dans les entrailles de la terre. La bouche noire du tunnel redoublait, en quelque sorte, l'interdit que le porche aux cavales, sous l'arche, dressait à l'entrée des hauteurs.

Je connaissais l'endroit. On y montait, parfois, en voiture. Il marquait le terme de l'équipée. J'ai compris, dès la première fois, dont je n'ai pas souvenir, qu'on touchait au bout du monde. Les puissances de l'origine, l'eau irritée, la terre intraitable, l'éternité avaient mis là les bornes de ce qu'il nous est permis de tenter, de connaître.

Des après-midi entiers de dimanche, à la mi-saison, inquiet, désœuvré, j'avais rôdé à l'intersection de la route, du rail et de l'eau, entre le ciel blanc de mars ou celui, d'un bleu délavé, fourbu, qu'accroche septembre. L'eau, pleine de sabots et d'écume, avait l'air de souffler par des naseaux, comme nous quand on nous étrangle ou qu'on est violemment contrarié. Juste en aval du passage à niveau, une étroite plate-forme de ciment rouillé, fissuré, mangé d'herbe, surplombait la rivière. Elle était munie d'un garde-corps et puissamment instrumentée. Elle portait un signal optique monté sur une colonne de fonte cannelée, des coffres en fer biseautés, cadenassés, peints en gris artillerie, un poste téléphonique extérieur, dont l'écouteur, en forme d'entonnoir coudé, en fonte lui aussi, était assujéti au bâti mais pivotait à son extrémité. On était censé parler dans une anfractuosité ronde ménagée à côté. Cet appareil pesant, sommaire, sans cadran, ne sonnait jamais. On ne pouvait s'empêcher de penser qu'en mettant l'oreille au cornet, c'est la voix

caverneuse de la terre, ses profonds secrets, sa volonté qu'on allait surprendre. Mais on se sentait si hasardé, chétif, sur la berme, entre l'eau emballée, la nue pâle, le tunnel qui béait, qu'il était sacrilège d'esquisser le geste, de seulement l'envisager. C'est pourquoi j'ignore ce que veut la terre.

Outre que la corniche n'excédait guère le mètre quatre cent trente-cinq d'écartement standard, un fouillis acéré de prunelliers, d'épines blanches et d'acacias empiétait sur les deux côtés. Le passage d'un train dans ces étroits, fût-ce d'une seule et unique automotrice, fût-ce d'un jouet, était inconcevable. Le ballast, le vignoble dûment boulonné aux traverses de chêne semblaient, comme la plate-forme et son accastillage, comme le pont de schiste, d'énigmatiques, d'écrasants symboles dressés, ainsi qu'en d'autres temps les mégalithes, sur le parvis de l'inconnu.

Je ne voyais toujours rien dehors lorsque la cavité jaune a retenu sa course impétueuse, vigoureusement. Une invisible main me poussait dans le dos. Le cri du métal mordant le métal a couvert le grondement du diesel, tracé une longue hyperbole coupée net dans les aigus. Je ne pensais à rien depuis qu'on était parti. Je faisais de mon mieux pour éviter de le faire, sachant que c'est à l'instant où j'aurais parlé, vers la fin de l'après-midi, que mes pensées se seraient portées, quand il me faudrait prendre un certain nombre de dispositions pour cesser d'exister. Et ce moment n'était pas encore là. Il restait un peu de temps avant qu'il ne se présente, devienne réel, et il m'était permis, par suite, de penser à ce que bon me semblait, à rien, donc.

Après le cri de l'acier martyrisé, le silence est revenu, qui n'était pas exactement le silence mais la vibration mécanique que le corps décelait, sous le seuil auditif. Ce ne pouvait être la préfecture. Ses feux

auraient percé le mauvais reflet, l'illusion extérieure qui flanquait l'apparente immobilité du dedans. Et puis ce n'était pas encore le moment. J'ai mis les mains en porte-voix autour des yeux, au carreau, découvert, par ce trou d'ombre, l'ombre opaque, solide, illimitée qui scellait la terre, l'empire du néant déployé sous le double trompeur du réduit qui m'emportait. Il ne se passait rien dans l'infinité du rien, sauf, peut-être, en bas, à l'extrême bord de la vitre, où je devinais, justement, la vitre, son reflet et, dedans ou dessous, quelque chose qui n'y était pas, qui appartenait de toute évidence à la création engloutie, annulée : l'eau bitumineuse, plombée, insondable du Styx au pied de la corniche sur laquelle, follement, l'autorail s'était aventuré puis, comme pris de terreur, subitement arrêté, indécis, frémissant. J'aurais peut-être aperçu, en gagnant la portière, l'équipement de la plateforme, le poste téléphonique dont l'écouteur collectait les voix noires des mondes inférieurs.

Je ne sais plus si j'ai souhaité que l'esprit du lieu, pourvu, pour la circonstance, d'un corps, manœuvre la poignée, se montre, enfin, à visage découvert puisque, alors, je me jugeais sans avenir, même si j'évitais d'y songer, et que l'heure était venue d'apurer les comptes, d'élucider ce qui subsistait de pauvres mystères du côté du passé. L'autorail qui palpait comme une grande bête inquiète, à l'orée du tunnel, a barri, grondé et l'on s'est enfoncé sous la terre. On est sorti de la réalité, de ce qu'alors j'en savais. L'étranglement de la gorge, la dalle de ciment et ses signes, la gueule du tunnel, tout proclamait la fin du monde, de ce qu'à ce moment-là, par la force des choses, je mettais sous ce mot.

La préfecture, lorsqu'elle a fait intrusion parmi les banquettes, ce fut, en tout et pour tout, un nom accroché sous la clarté glauque, polaire, d'un néon, un bout de quai baigné du même éclat froid et nulle âme qui vive,

personne pour monter, me voir, m'accompagner. J'aurais pu être seul au monde ou séparé de lui, en partance pour l'Érèbe, dont le tunnel, après le Styx, marquait l'entrée. Mais ça montait. La pente arrachait au moteur des éclats vindicatifs, des strideurs de clairon. Quand le gronde-ment a diminué de moitié, perdu son écho, j'ai compris qu'on avait quitté les encaissements. La paroi invisible qui cloisonnait la ruée aveugle de la micheline était tombée. Le paysage, s'il existait, devait avoir changé. J'ai pu m'en assurer, plus tard, lorsque le fond du reflet, en haut, a tourné au violet, que celui-ci a filtré vers le bas de la vitre et que j'ai surpris une campagne oblique, ondée, inculte, parsemée de bois gris, filigranés, comme en bas, mais gardée, aussi, au loin, par les noires cohortes des forêts de sapins.

Le violet a viré insensiblement au mauve, l'image sulfureuse perdu sa consistance, l'extérieur recouvert ses droits, accrus de la profondeur insoupçonnée qu'avec le lever du jour je lui découvrais. C'était le contraire du creux que j'avais quitté, une succession de mamelons réguliers, feutrés d'ajoncs et de bruyère, de fougères flétries, de genêts, de lambeaux de taillis hachurés de blanc, striés de bouleaux. Devant, le moutonnement des hauteurs était rehaussé de fusain, sous le ciel mauve. Nulle aussi longtemps qu'avait couru, dans la nuit du dehors, le double du dedans, la sensation du mouvement s'était éveillée avec le jour et, avec elle, celle de l'éloignement. Quand je ne me surprénais pas à devancer le cours du temps, à anticiper l'heure, l'endroit qui se précipitaient à ma rencontre de toute la vitesse de l'autorail, je me retrouvais à la traîne, dans le vide traversé, bousculé. On a croisé des aubettes plantées dans du mâchefer puis une gare grise sous son toit d'ardoise et, peut-être, un hameau, derrière l'écran du taillis.

J'ai noté un fait curieux. Alors qu'on roulait vite, que la brande ondoyait en fuyant au rythme binaire, serré, des roues à la jointure des rails, le jour semblait s'être arrêté en chemin. On aurait dit que l'aube, en robe mauve, hésitait au ciel ou alors qu'un orage tenait la nue. Or, le temps passe. Il n'est que passage. Quant à l'orage, si c'est de ça qu'il s'était agi, outre qu'il n'était pas de saison, il n'aurait pas occupé tout le ciel et c'est d'un bord à l'autre que sa coupole arborait un bleu épais d'ecchymose.

On s'est engagé entre les tentures d'un vert éteint, à fronces, du premier bois de sapins. La nuit d'hiver aux reflets roux était tapie dessous, en plein jour, attendant de quitter ses tanières pour investir la campagne engourdie. Elle se baignait dans un étang sans reflet, plus loin, comme un encrier au fond du paysage.

J'ai dit, avec le ton pénétré, l'air augural qu'on voit aux crétins : « La neige », quand j'ai découvert le fil clair qui ourlait, à grands points, la lisière de la brande, contre le ballast. Il n'y avait qu'elle, bien sûr, pour mettre au ciel cette congestion d'orage, en décembre, ce bleu de chair meurtrie. Le toit d'une ferme et du hangar attenant, dans la combe voisine, étaient blancs, blancs le chemin de terre qui coupait la voie et, bientôt, la brande, la frise à chevrons adoucis vers laquelle je roulais.

Avec la connaissance de la neige, de son aptitude spéciale à nous nuire, j'aurais couru à la poignée rouge, près de la portière, tiré dessus, sauté dehors et pris le chemin du retour en suivant la voie. Je l'aurais peut-être fait mais on n'avait aucune expérience de la neige, en bas. C'était une image, un élément décoratif dans les livres de contes, des douceurs étouffantes d'ouate, une simple idée, de sorte que je ne me suis pas autrement inquiété d'y entrer. Je me suis contenté d'observer, en clignant des yeux, la simplification du paysage, d'en

éprouver l'aménité captieuse, les piquants des ajoncs, les petits cailloux, les détails blessants auxquels l'œil se heurte, le menu désordre et l'aspérité du monde effacés, abolis. L'autorail fonçait dans du taffetas, des satins.

Peut-être que j'avais fini par me regarder comme l'unique occupant du couloir que le mufle plat de la micheline ouvrait dans l'inconnu. C'est pour ça que j'ai dit : « Quelqu'un », de la même voix ravie d'idiot qui avait nommé la neige, lorsque les roues se furent remises à crier sous la morsure des freins et que la petite gare crépie de gris qui revenait à intervalles irréguliers, en changeant simplement de nom, s'est rangée contre l'autorail. Elle aussi avait mis un bonnet immaculé qui rendait sale, affligeant, le mouchetis de ciment, le banc de bois sang de bœuf, sous l'auvent. C'est là, à la vitre éclairée, qu'un visage était apparu et regardait. Je l'ai regardé. Il n'a pas semblé me voir, pas plus que s'il avait été peint, à l'alcool, comme le banc, la façade et la fenêtre, sur une feuille de tôle mince, pas très grande, dressée près de la voie. Il n'a pas eu l'air de trouver ma présence stupéfiante et il était reconfortant de traverser un regard, d'exister pour un tiers, même à travers deux épaisseurs de vitrage et pour un bref instant.

Si les mots voulaient dire quelque chose, alors, j'avais atteint le milieu du parcours. Le doute qui m'avait pris, au départ, près du bief, s'était résorbé après m'avoir escorté jusqu'à la pointe du jour, avec le double du dedans et cette immobilité de salle d'attente lancée dehors. Sous ombre de ne penser à rien, j'avais la tête continuellement ailleurs, après, comme si nos pensées n'étaient pas tout à nous mais nous les jouets des heures et des lieux, de petites figures peintes, sans épaisseur, dans la main du temps. Donc, je ne faisais que me représenter l'après-midi, la route qu'il me faudrait suivre à pied, les mots incongrus que je transportais et dont



j'imaginai qu'on devait les voir dépasser comme les havenots et les parasols des estivants, dans la plaine. C'est en cheminant à pied, en pensée, que j'ai gravi la longue rampe bossuée qui mène de la cuvette occidentale au sommet du département, longé, à les toucher, les tentures passementées des sapinières sous lesquelles la nuit, allongée, avait les yeux ouverts, croisé la revenante gare au visage crasseux, vieilli, comme désaffectée, sous sa coiffe de neige. Et moi aussi, dans ce néant pur, je me sentais gris, disgracié, sans espoir.

Il s'est produit deux choses tandis que j'étais occupé de ce que je dirais et qu'il me semblait de plus en plus invraisemblable de le faire. Les roues se sont remises à hurler avec une indécence, un abandon affreux, comme s'il n'y avait eu qu'elles au monde. C'était l'avant-dernière halte. La deuxième chose, c'est qu'il neigeait. Ça m'avait échappé tant j'étais absorbé par la suite. Entre la fenêtre éclairée dans le crépi terne, l'avant-dernier nom et la vitre sale, elle aussi, de l'autorail, une tenture bise coulissait faiblement, masquait la peau mâchée du ciel, l'étendue molletonnée.

L'inconnu campe aux portes des gares, à l'entrée des gorges, à la bouche des tunnels. Il règne en maître sur les lointains, nous tient captif. On aimerait savoir et c'est un mal, croit-on, que d'en être empêché. Mais quand on a fini par forcer le passage, sondé les porches obscurs, reconnu ce qu'il y avait derrière et ce qu'on est, on devient prudent, timoré. On se garde des choses dont on a reconnu qu'elles étaient redoutables. On ne se croit pas de force à les affronter. Au lieu que, ne sachant rien vraiment, ni d'elles ni de soi, les croyant autres, plus faciles ou simplement possibles, se jugeant différent, moins inégal et décevant, on ne balancera à marcher droit sur elles, à leur rentrer dedans. Qu'importe alors qu'on se perde s'il y avait une chance, une seule, d'en subir

l'épreuve et de lui résister. J'ignorais tout de la neige, de ses souplesses et de ses faussetés, de ses sortilèges et ça valait mieux ainsi. Je la regardais comme quantité négligeable, chose légère et douce, tiède, presque, pittoresque tout au plus, au cœur de quoi m'entraînait l'auto-rail tandis que je roulais des pensées aussi congrues à la situation, à peu près, que des chemisettes ou des havenots.

L'habitable s'était assombri comme si la nuit avait quitté ses repaires, sous les arbres, repris le ciel et la terre à l'aurore interdite, l'étroit, le fugitif couloir tendu de mousseline excepté. Quand je ne patrouillais pas dans l'après-midi, je consultais ma montre. Le temps, après avoir dormi, bâillé, extravagué, talonnait la micheline, l'aiguillonnait. Lorsqu'elle avait observé sa dernière halte, les aiguilles indiquaient l'heure fixée avec une précision étonnante si l'on songe aux rudesses et aux inégalités du paysage où elle galopait avec l'impétuosité grondante et le déhanchement d'une bête énorme et bornée.

J'ai fermé ma veste, vérifié que j'avais bien sur moi le livre que j'avais emporté et auquel je n'avais pas touché, mes papiers, aussi, et je me suis levé. J'ai regretté encore le compagnon de voyage à qui j'aurais pu confier que j'envisageais de ne pas rentrer si je n'étais devenu, dans quelques heures, quelqu'un d'autre dont je ne savais rien encore et qui pourrait revenir, lui, au point d'où j'étais parti. Et, un ton plus bas, que je ne croyais pas qu'il attende, un peu plus loin, pour devenir moi, ou moi, lui. Je pensais, maintenant que le temps m'avait rejoint, arraché à la banquette, à mes songes, j'étais certain qu'il n'y avait rien devant, personne qui ressemble à celui que j'avais tenté d'imaginer, que je souhaitais passionnément devenir.

Il m'a fallu empoigner la barre chromée pour éviter d'être jeté contre la cloison du compartiment moteur. Quand les roues ont recommencé leur numéro, on avait déjà beaucoup ralenti. Derrière le rideau se dressaient les parois d'une profonde tranchée puis la gare classique s'est immobilisée en face de la portière. C'était l'heure et le nom. J'ai repoussé la poignée si fort qu'elle est allée claquer contre le chambranle. L'air froid m'a enveloppé comme une flamme. J'ai sauté sur le quai sans toucher le fond. Le molleton était beaucoup plus épais que je n'avais cru et j'ai senti au front, aux joues, aussitôt, l'atouchement précautionneux, aigu, multiplié des flocons.

J'étais dehors. Le diesel grommelait. Le flanc rouge, palpitant, de l'autorail était sale, lui aussi, dans l'écrin grand ouvert de la neige, baigné de pleurs de suie, les opercules du moteur lourdement charbonnés. L'engin vibrait sur place, comme s'il attendait que je me ravise, que je regagne l'espace du dedans, l'air immobile, ni chaud ni froid, le temps réversible de la banquette, après avoir tâté du dehors, du capiton blanc de la réalité. Mais je m'étais préparé à ce moment-là. Je l'avais envisagé avant qu'il ne vienne. Celui qu'on est avant que la chose n'arrive et qui pense déjà à elle n'existe pas vraiment. Il aurait pu s'occuper d'autres choses, celles dont c'était l'heure, et il ne l'a pas fait. Il n'a pas été quand il en avait la possibilité, le loisir. Ceux qui ne furent point quand c'était leur tour n'ont pas suivi le temps dans sa fuite rétrograde. Ils n'ont pas passé avec lui puisqu'ils n'y étaient pas. Ils se tenaient au-delà. Ils s'étaient massés à l'instant ultérieur, sur le quai duveteux alors que celui-ci s'étendait encore dans l'inconnu. Il est là, maintenant, et avec lui, ceux qui pensaient à lui quand il était de l'avenir, qui ont épargné leur avoir, leur être, leur présent. On est eux tous, maintenant, pour résister à

l'invite sourde, pressante du diesel, à la séduction du dedans faiblement éclairé qui s'attarde au bord du quai.

Seul, aux prises avec les ongles et les becs qui avaient entrepris de relever mes contours, j'aurais plié, reculé. Mais j'étais plusieurs. Un troupelet d'êtres irrévolus, immatériels mais non points irréels, m'entourait, joignait sa voix à la mienne tandis que j'argumentais avec le moteur. J'ai repoussé son injonction monotone – « monte, monte, monte, monte... ». Le mugissement qu'il a jeté, soudain, je pouvais l'interpréter comme je voulais, comme un avertissement ou alors comme un encouragement qu'il me lançait avant d'emporter ses banquettes et ses lampes, irrévocablement. Je n'ai aperçu à aucun moment le visage du conducteur. Le grondeur est retombé. La portière s'est refermée toute seule avec un grand soupir de découragement ou de dépit, d'air comprimé, et c'est sans bruit, presque, que le flanc bicolore de la micheline a défilé devant moi. Le bas s'est effacé très vite. Il n'est plus resté qu'un peu de rouge sur lequel, bientôt, le voilage gris perle, granuleux, est retombé. Les êtres impalpables dont le chœur m'approuvait tandis que je parlentais avec le diesel s'étaient enfuis avec l'instant qu'ils s'étaient fixé pour agir, exister. J'étais seul et la neige partout.

J'ai fait le premier pas dans le grand livre d'images. Je ne touchais pas terre. J'en étais séparé par la garniture décorative. J'étais complètement insonore, aussi. Il n'y avait pas d'écho pour m'assurer qu'il se passait bien quelque chose, de contrecoup à ce que je faisais. J'ai passé sous un gabarit, une potence double aux extrémités de laquelle pendaient des chaînes, pour les wagons de bois, et débouché sur une placette vierge que délimitaient, au fond, des maisons basses, tristes comme elles sont toujours aux abords des gares. Des chaudrons, qui devaient servir de jardinières dans les intermittences

de la neige, semblaient bouillir, débordaient. Ça sentait le feu de bois mais je ne voyais pas de fumée. La route passait devant les maisons. À droite, elle menait vers le hameau dont la silhouette, en grisé, oscillait. À gauche, elle plongeait vers des bois de sapins. C'est de ce côté que j'allais.

La route était intacte, comme la placette, comme le quai. J'avais déjà les joues mouillées, ainsi que la main que je tenais dehors. J'ai hésité devant la coulée parfaite qui sinuait en descendant vers les bois. J'attendais peut-être qu'on me demande ce que je faisais dans l'image de conte où j'étais entré. Mais les habitants se moquaient bien, s'ils existaient, de mon incertitude sous la clarté voilée, crépusculaire, déjà, ou toujours de l'aurore. Je trouvais étrange de laisser une empreinte aussi nette, comme à l'emporte-pièce, et que tout se fit, pourtant, sans bruit.

J'ai répété « allez » et j'ai attaqué la route en tenant le milieu, dépassé la première maison, la seconde qui était flanquée d'un appentis contre lequel la brande enneigée venait battre.

Je ne m'étais guère éloigné lorsque j'ai décidé de m'arrêter. Ça aussi, j'ai dû le dire à voix haute, l'entendre – « Arrête » –, comme si un tiers m'en avait intimé l'ordre après que j'eus essayé en vain, avec la voix muette dont les mots tourbillonnent dans la pénombre intérieure. J'étais en train de perdre complètement le contrôle de la situation. Je trottais pesamment sous les froides, les affolantes agaceries de la neige, emporté par la même obtuse impétuosité que l'autorail, qu'une bête lancée droit devant elle, alors que je n'avais pas le poumon du Béhémoth, la puissance d'un diesel. Et qu'avec le sol fuyant, traîtreux, j'aurais bientôt dilapidé, à ce régime, le peu de force qui nous est alloué. J'ai encore parcouru quelques mètres du même trot borné avant de m'immo-

biliser au creux d'une petite combe, hors d'haleine, entre deux tentures de sapins. « Arrête. »

Je m'adressais à un cheval ou à un moteur ou à quelqu'un d'innocent ou de très dangereux avec les deux voix ou la seule qu'on ait, qui, parfois, déborde, se dessine dans l'air avant de repasser dedans où elle flotte, ton sur ton, dans l'obscurité. Je disais à l'animal ou à la mécanique, avec infinies précautions, que c'était normal. Ils n'avaient pas, je le comprenais parfaitement, l'habitude de l'inconnu ni de la neige ni des hauteurs ni de ce qu'ensemble ils pouvaient composer, de l'univers capitonné, très silencieux, que des piqûres minuscules, innombrables, criblaient. C'est de la neige, disais-je, et la route et voici des sapins. Je devais regarder avec des yeux exorbités de cheval ou alors jaunes et protubérants d'amphibien, d'autorail, les pesants rideaux à fronces, l'air granité, harcelant, l'épaisse coulée. Je percevais le tremblement de cheval, la vibration du moteur qu'un mot mal dit, un geste inconsidéré de la maison dont j'appuyais ma harangue pouvaient libérer, déchaîner. Je m'étonnais même, avec une troisième voix, mais froide, celle-ci, impersonnelle, indifférente, détachée – celle qui s'élève au-dessus de nos désastres et de nos traverses, la nôtre, la vraie – que la mécanique débrayée, les galops d'animaux que nous portons en nous et qui parfois nous emportent, prêtent le flanc, l'oreille à des paroles qu'on profère, répondent au souffle que nous exhalons. J'ai tenu bon, attendu, planté dans la chaussée, que le tumulte retombe, que celui que j'étais, qu'on est tous, qui écoute et répond, reprenne le dessus et c'est lui qui a dit « Allons ».

J'ai compté, au début, scandé mon pas puis ça n'a plus été nécessaire. La route se redressait pour quitter un vallon. Il neigeait avec la même férocité méticuleuse mais ce n'était plus je ne sais quel supplice chinois,

guerre d'insectes ou d'oiseaux expressément conçus pour me nuire, m'affoler. J'avais aussi les joues glacées, cartonneuses, à peu près insensibles. Il était malaisé de dire quelque chose à l'extérieur. Je croyais que j'avais fait ce qu'il fallait et j'entendais un mot dont la découpe avait été rabotée, faussée par les plaques rigides qu'on m'avait rivées sur la figure. Mais comme j'avais repris le contrôle dans la première combe, j'avais moins besoin de m'entendre.

Je pensais aux mondes que révèle à quinze ans – à quatorze, pour être précis – un visage entrevu, au puits de lumière ouvert, sans préavis, sous nos yeux, à la paix qui nous est proposée et l'on n'a rien à donner en échange. C'est le contraire et ça ne va pas du tout. L'affaire, si elle comportait la moindre apparence de signification, d'équité, aurait été entendue d'entrée de jeu. C'est comme la neige. J'aurais dormi, rêvé, comme il arrive, parfois, que je me réveillais, que j'accomplissais très scrupuleusement les gestes du jour, que j'avançais dans la vie alors que j'aurais été plongé dans un invincible sommeil, que je n'aurais jamais cessé de rêver. Je me serais contenté d'imaginer que j'ouvrais les yeux au bas de la nuit, traversais les rues désertes, siégeais dans la salle d'attente jetée dans les étroits invisibles, aux heures absentes, obliques alors que je l'avais fait. Ce n'est même pas ça. Je n'aurais jamais entrevu de visage, d'éblouissement qu'on pourrait prendre entre ses mains réunies. Et maintenant, je n'essayais pas tant de comprendre – je n'ai jamais compris – que de chercher une excuse, des justifications – et je n'ai jamais trouvé. J'étais de nouveau devant. Je précédais de loin celui qui pataugeait dans l'ouate et traversait d'autres vallons comme, des heures ou des siècles plus tôt, dans la micheline, je m'étais porté à cet instant où, réduit à mes seules ressources, je m'acheminais à pied vers ma destination.

J'essayais d'équilibrer des termes opposés. D'un côté, j'empilais des vocables profonds, lumineux qui me venaient en foule. De l'autre, je ne trouvais que des mots minuscules, pareils à du gravier, à des raisins secs quand ils ne désignaient pas l'absence, la diminution ou la négation de quelque chose et la balance que j'agitais, dans la mousseline, retombait. J'avais beau recommencer, dire les choses autrement, diminuer leur nombre dans le premier plateau, les organiser de façon différente sur l'autre, rogner les moins que et les ne pas, le couteau penchait brutalement du même côté.

Il est des entreprises sans issue et on le sait. On s'en garderait si l'on était raisonnable. Mais il a plu au sort d'en faire naître en nous l'idée. Aussi y a-t-il quelque justice à lui laisser le soin de trancher, à sommer les heures à venir et les lointains de tenir – ou non, c'est leur affaire – la promesse inconsidérée, incroyable qu'ils nous ont faite. Les plus décisifs de nos actes s'accompliront dans l'ignorance, la confusion et le tremblement, puisqu'on n'a pas les mots, et comme indépendamment de nous. Après, s'il y en a un, on en prendra peut-être la mesure. Mais ce n'est pas nécessaire. Ce qu'on a fait, ce qui s'est passé, seul compte. Ce qu'on en pense est sans grand intérêt.

J'ai atteint un pont, au pied d'une longue descente. Une eau noire s'épanchait entre des lèvres de glace. La route se cabrait juste après l'ouvrage. Elle était palissée de hêtres massifs, à l'écorce vergetée, moirée. J'ai observé une pause. Je traînais une aigrette de vapeur, comme un cheval, comme une frêle machine à feu, comme si, en plus de piétiner dans des édredons, à travers des draps, j'avais réellement pesé des mots immenses, agité des plateaux. Je finissais à peu près aux chevilles. En dessous s'étendait la même insensibilité qu'avaient prise les



joues, la main qui appuyait mes discours, effectuait des pesées. Le reste, j'en disposais encore.

Les hêtres ont glissé à reculons. Le rideau des sapins est retombé. Ils arrêtaient une partie de la bourrasque. J'étais moins cinglé. Il était permis de songer à autre chose qu'à des piqûres, de se tenir plus loin de la peau qui nous circonscrit, plus profondément à l'intérieur. Ça montait âprement, sans interruption. Il me semblait marcher sur place mais, lorsque je me retournais, je voyais ma trace s'étirer derrière moi, se perdre.

Je ne sais plus si j'ai trouvé intéressant d'arriver au bourg. Je ne me le représentais pas ainsi lorsque j'avais repéré mon chemin à tête reposée, à l'abri, en bas. Mais lui-même ne ressemblait pas forcément au décor simplifié, estompé que j'ai traversé, deux rangées de façades en granit gris émergeant du voilage, un vide noyé de vapeurs qui devait être la place parce que j'ai failli emboutir le petit obélisque d'un monument aux morts, la masse obscure d'une grande demeure, d'un château, peut-être, à gauche, derrière un mur, un autre mur, à droite, et la bonne route entre les deux. Une fenêtre était éclairée, dans les vapeurs, avant l'obélisque, et la douceur de voir clair, de n'avoir pas froid m'a paru infinie. Moi aussi, j'avais vécu dedans et maintenant, je marchais de l'autre côté. Je me suis essuyé les joues, les yeux avec la main que je tenais au sec, dans ma poche. La neige me faisait des épauettes et j'époussetais, par instants, la petite calotte qu'elle me posait sur le crâne.

Il a fallu, pour le coup, stimuler l'animal, solliciter la mécanique qu'on est, aussi, qui parfois broncherait, calerait si ce qu'on est à côté ou en plus n'y mettait du sien. J'ai compris pourquoi ils ne voulaient pas sortir du défilé, entre les murs. Dès que je l'eus quitté, l'essaim m'a enveloppé. On ne voyait rien à dix pas. Il ne devait pas y avoir d'arbres et la route s'élevait toujours. Il n'y

avait plus très loin mais j'avais perdu plein de pièces et de morceaux en chemin, une main, toute la figure sauf les yeux, un grand pan de dos, entre les omoplates et – je m'en suis avisé après coup – l'espérance vague dont j'avais pu me bercer, envers et contre tout, par instants. Je claquais des dents et ça faisait deux bruits avec le crépitement d'élytres du grésil.

J'ai essayé de déclarer quelque chose. On aurait dit un clapet vissé entre deux plaques rigides. Pourtant, je n'ai pas hésité. Cette partie de nous-même qui n'est ni animale ni mécanique, si elle existe, n'a pas esquissé un mouvement de recul. La question était réglée, pour elle, depuis qu'une partie du monde qu'il me fallait tenir entre mes paumes avait éclipsé tout le restant. L'affaire se ramenait, simplement, à la quantité de chaleur et de mouvement que j'étais capable d'opposer à la longueur des routes, à l'hiver des hauteurs.

J'étais tout près lorsque, d'un coup, distinctement, l'idée s'est fait jour, dans le noir du dedans, que c'était la fin. Celle-ci était inscrite depuis le début dans l'histoire. Mais c'est un peu plus loin que je la situais, juste après les mots que j'avais à dire, même s'ils n'avaient aucun sens, même s'il n'y en avait pas. Je devais être sur une crête dénudée. La neige m'enveloppait d'ailes et d'ongles, de becs, d'aiguillons. La banquette de la route avait disparu et, avec elle, la direction. J'ai sorti la main de réserve pour la placer, avec l'autre, que je ne sentais plus, que pourtant je voyais, en œillère, sans que ça change rien. Je ne savais plus si j'étais sur la chaussée ou sur l'herbe rase puisque je n'avais pas pied, ne touchais plus terre depuis que j'avais quitté l'autorail et que tout était égal, indifférencié, sur cette éminence livrée aux dards, aux cruels oiseaux. C'est là que j'ai imaginé l'entrefilet, trois lignes en page locale relatant « la macabre découverte » au milieu de la brande ou à deux pas de la route,

et qu'on se perdait en conjectures. J'aurais pu rédiger moi-même, du doigt, la notice, fournir la légende avec le fait, juste à côté. Mais le vent et le grésil effaceraient au fur et à mesure les caractères que je traçais. Et puis après je serais un autre et les conjectures ne concerneraient plus celui que, pour peu de temps encore, je demeurais.

Le fait divers m'a occupé aussi longtemps que la banquette a manqué, que j'ai été la proie des insectes, des oiseaux. Sans leur inimitié ouverte, acharnée, j'aurais peut-être décelé le dénivelé intermittent, imperceptible de l'herbe et celui-ci aurait atténué, en retour, la sauvagerie d'essaim, le harcèlement glacé qui s'exerçait sur cette butte. La voix impersonnelle, ironique, changeait des mots dans la rubrique, le nombre de pas qui séparaient le corps de la route, « conjectures » par « on s'interroge », troquait onze heures pour midi.

De tout temps, les jambes avaient poursuivi leur basse besogne, repoussé alternativement le capiton, la douceur de l'abandon, la tentation de devenir un autre, quel qu'il fût, un peu avant l'heure fixée. J'ai laissé en plan mon bas de casse, mes petits travaux de prote lorsque le pli s'est précisé de part et d'autre, à égale distance, et qu'il fut évident que j'étais resté dans l'axe de la chaussée durant l'intermède où, en l'absence de repères, j'avais confié la direction de l'affaire aux extrémités dont j'avais perdu, avec le froid, la sensation, à rien, en quelque sorte.

Ça descendait. Des sapins, à nouveau, me couvraient sur la droite, du côté du vent, et le relèvement de la terre tenait en respect la fureur d'essaim, les infimes et terribles oiseaux. J'aurais moins grelotté, moins fait mon bruit de clapet, en respirant, si je m'étais habillé plus chaudement au lieu de chercher à faire l'élégant, le gandin, moins tremblé si j'avais mangé un peu, compris, aussi, qu'il n'y a pas lieu, parfois, de tâcher à comprendre, que

ce n'est pas la peine, que ça ne se peut pas. Mais alors les choses n'auraient pas été ce qu'elles furent. Ç'aurait été ailleurs, à quelque autre moment, et ce fut ainsi. Je ne pensais plus à rien. Il y avait trop longtemps. Le froid m'occupait tout entier. Je n'avais plus de vivant que les yeux, mon cœur et une main. Je n'aurais pas prêté foi à l'esprit des bois, à la bête rousse et noire, parlante, à la reine de la nuit s'ils m'avaient apostrophé, à cet instant, de la lisière, dit que, très bientôt, je serais assis, je n'aurais plus froid, je mangerais, plein de honte, encore, comme un mendiant, du gâteau, des mirabelles, et que tout serait différent. Je profitais du répit que me procuraient de grands sapins sur un talus, leurs branches retombantes, en berceau. La route courait droit sur cent mètres, à peu près, dans l'ombre protectrice. C'était facile. Les arbres me protégeaient de leurs houppelandes, se penchaient, me guidaient. Je remerciais comme je pouvais, avec mon clapet. À gauche, ils se sont écartés. La grande maison de granit que j'avais imaginée se dressait, obscure, au bout de la perspective. Une fenêtre était illuminée. C'était là et j'étais arrivé.